

Tangence



L'imagerie du sérail dans les histoires galantes du xvii^e siècle

The imagery of the seraglio in amatory tales from the seventeenth century

Marie-Christine Pioffet

Number 65, Winter 2001

Figures de l'Orient

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008225ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008225ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pioffet, M.-C. (2001). *L'imagerie du sérail dans les histoires galantes du xvii^e siècle*. *Tangence*, (65), 8–22. <https://doi.org/10.7202/008225ar>

Article abstract

This study explores the ways in which the seraglio is shown in narrative fiction from the Great Century. In spite of the restrictions imposed upon those who inhabit this place, the imaginary world of fiction transforms the walled precincts of Ottoman or Berber palaces into a voluptuous world dominated by love affairs. A delight for the eye as well as for all the other senses, the women's chambers give visual reality to an opulence of the most lavish sort and reflect familiar scenes for the reader of the period, accustomed to monumental displays of wealth and ornamentation. Outwitting the vigilance of the eunuchs, the sultans never fail to find, whether it be in the gardens or in the many corridors of the palace, ways to escape the confinement of the harem and its iniquitous laws.

Tous droits réservés © Tangence, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'imagerie du sérail dans les histoires galantes du xvii^e siècle

Marie-Christine Pioffet, Université York (Toronto)

À l'âge classique, le terme *sérail* évoque des connotations souvent contradictoires. Espace à la fois interdit et fantasmé où alternent des scènes de béatitude amoureuse et de morts tragiques, ce microcosme de l'Orient fascine les écrivains de l'époque en ce qu'il contient à l'état prospectif tous les ingrédients d'une intrigue à succès, résultant le plus souvent d'un troublant mariage entre Éros et Thanatos.

Sans doute les voyageurs eux-mêmes ont quelque peu contribué à cette représentation aporétique. Jean Thévenot, qui s'abstient de parler de ce lieu opaque aux regards étrangers, suggère en quelques lignes toutes les cabales et la cruauté qui règnent à l'intérieur de ses murs impénétrables : « Proche de ce lieu on voit une grande fenêtre, d'où la nuit on jette en mer ceux qu'on étrangle dans le Sérail, et on tire autant de coups de canons qu'on y en jette¹. » Plus explicite, Jean-Baptiste Tavernier décrit le palais des sultans comme un univers duel, soit de félicité pour celui qui le gouverne ou de déréliction pour les autres : « On peut dire que le Serrail est tout ensemble un séjour délicieux & solitaire ; mais de la manière que j'ay remarqué les choses, il est solitaire pour tous & n'est délicieux que pour un seul. De plusieurs milliers d'hommes qui y sont comme en prison, & qui dépendent les uns des autres, il n'y a que le Prince qui ait la vûë des femmes². » Aux sujets du souverain, l'existence à la cour ottomane prend, toujours à en croire le relationnaire, l'allure d'un joug perpétuel où chaque faux pas peut valoir la strangulation. Car c'est ainsi que l'on effectue la plupart des exécutions en Turquie. Nul ne serait à

-
1. Jean Thévenot, *Voyage du Levant* [1665], Paris, Maspéro, 1980, p. 58 ; voir aussi, p. 59 : « comme je n'y ai point été appelé et que ce lieu n'est rempli que de mystères, je me dispenserai d'en parler ».
 2. Jean-Baptiste Tavernier, *Nouvelle relation de l'intérieur du serrail du Grand Seigneur contenant plusieurs singularitez qui jusqu'icy n'ont point été mises en lumière*, fac-sim. de l'édition de Paris, O. de Varennes, 1675, Paris, Hachette, 1976, p. 227.

l'abri des foudres du sultan qui, au dire de Tavernier, «envoye demander la tête à qui il luy plaist³».

L'ambivalence des Européens vis-à-vis de cette enceinte tient tout autant de l'hétérogénéité du lieu que de la polysémie du mot. Il n'est peut-être pas tout à fait inutile de rappeler qu'au xvii^e siècle, le substantif désignait à la fois «le palais de l'empereur, des princes et de quelques grands en Turquie» et «plus ordinairement, mais improprement la partie du palais où sont les femmes», selon les définitions consignées dans le dictionnaire Littré. C'est ainsi que Madame de Villedieu, à l'instar de plusieurs de ses contemporains, qualifie de «sérail» la maison du roi d'Alger. On comprend dès lors à la lumière de ces deux définitions la signification négative que le substantif pouvait revêtir aux yeux des sujets du Roi-Soleil. Aussi Madeleine de Scudéry, dans *Ibrahim ou L'illustre Bassa*, évite-t-elle le plus souvent possible ce mot entaché d'une valeur péjorative, lui préférant par euphémisme le terme de «palais», comme le note si justement son frère dans la célèbre préface du roman :

Or de peur que quelque autre ne m'accuse encor, d'avoir nommé mal à propos, la Maison d'Ibrahim *Palais*; puis que toutes celles des personnes de qualité, s'appellent *Serrails* à Constantinople: Je vous conjure de vous souvenir, que je l'ay fait par le conseil de deux ou trois excellentes personnes, qui ont trouvé aussi bien que moy, que ce nom de Serrail laissoit une idée qui n'estoit pas belle; & qu'il estoit bon de ne s'en servir qu'en parlant du Grand Seigneur, & mesme le moins qu'on pourroit⁴

Si le pittoresque langagier ne doit en rien choquer la bienséance en rappelant avec trop d'insistance l'Infidèle et le despotisme que celui-ci exerce, il en va de même pour l'altérité spatiale: tout se passe dans la fiction narrative comme si le sérail, malgré l'étrangeté de ses coutumes, ne devait pas heurter trop violemment la galanterie française. Voilà pourquoi les écrivains nous livrent une vision quelque peu édulcorée de cet ailleurs lointain. Telle est à tout le moins l'une des hypothèses que nous examinerons ici. Notre investigation se limitera surtout, conformément à la deuxième acception du terme, au quartier des femmes, ainsi que les écri-

3. Jean-Baptiste Tavernier, ouvr. cité, p. 172.

4. Georges de Scudéry, «Préface» dans *Ibrahim ou L'illustre Bassa*, Paris, A. de Sommerville, 1641.

vains, à défaut de l'avoir visité, l'ont imaginé. Débordant quelque peu les frontières de Constantinople ou même de la Turquie, nous étendrons notre enquête à la représentation des harems de l'Afrique barbaresque qualifiés par les romanciers de *sérails*⁵.

Une prison pour femmes

Les appartements réservés aux épouses du sultan et des souverains musulmans se dessinent d'abord comme de véritables tombeaux où celles qui y sont retenues de force se voient littéralement ensevelies. Si certaines captives comme Roxelane se consolent par ambition de la privation de liberté⁶, la plupart d'entre elles ne cachent pas leur aversion pour leur état. Dans *L'histoire nègrepontique* de Jean Baudoin, Marulle envisage le sort de sa fille, destinée à devenir la maîtresse du Grand Seigneur, comme la pire des servitudes et multiplie les efforts pour la soustraire à cet effroyable destin :

[...] préférant l'amour de son sang et de Dieu à la crainte de la servitude et de la mort, elle se résolut absolument d'aller elle-même à Métélin et prévenir ce voyage infâme du grand Sérail par quelque artifice judicieux ; ou, si nul artifice ne le pouvait empêcher, elle résolut de le faire par la mort de sa fille. Car elle jugeait la mort plus désirable à Olympe que la condition de Sultane et d'infidèle⁷.

Qui plus est, la principale intéressée partage cette répugnance, souhaitant plutôt voir sa vie abrégée que d'aller « servir aux infâmes

-
5. Madame de Villedieu compare d'ailleurs la demeure du bey à celle du souverain ottoman : « En disant cela, il le mena au *Bardou*, qui est une des plus belles Maisons d'autour de Tunis, & où il entretenoit cent femmes, avec autant de magnificence que s'il eût été le Sultan » (Marie-Catherine-Hortense Desjardins, dite M^{me} de Villedieu, *Nouvelles affriquaines* [1720], dans *Œuvres complètes*, Genève, Slatkine Reprints, 1971, vol. II, p. 248). Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *NA*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.
 6. Dans la nouvelle historique de Jean de Préchac, *Cara Mustapha, grand vizir, histoire contenant son élévation, ses amours dans le serrail, ses divers emplois, le vray sujet qui luy a fait entreprendre le siege de Vienne, & les particularitez de sa mort*, Roxelane, « jugeant que sa condition ne seroit pas malheureuse », se soumet sans résistance aux volontés du Grand Vizir qui souhaite l'offrir comme esclave à la Sultane Basch-lari (Paris, C. Blageart, 1684, p. 93).
 7. Jean Baudoin, *L'histoire nègrepontique* [1631], édition présentée par Laurence Plazenet, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1998, p. 242.

voluptés d'un Tyran⁸. Il en va semblablement pour Axiamire, à qui Rustan tente en vain de vanter les «magnificences du Sérail» et les «excellentes qualités de Soliman»:

Mais cette genereuse Princesse ne pouvant souffrir un discours si éloigné de ses sentiments, luy dit d'une voix plus forte, que la faiblesse où elle estoit, ne sembloit le luy pouvoir permettre; vous croyez donc qu'une personne qui pourroit succeder à la Couronne de Perse, puisse se résoudre d'estre esclave de Soliman? de passer sa vie en prison? & d'avoir pour compagnes des infames, qui sont pour la plus part le rebut des corsaires? Ha non, non, Axiamire ne fut mise au monde que pour regner, & sa mort fera bien-tost voir, qu'elle ne scait pas obeïr⁹.

Non moins accablée par sa condition, la sultane Arianisse tentera, elle aussi, de mettre un terme à ses jours en se noyant au fond de la Marise¹⁰. Synonyme d'anéantissement aux deux sens du terme, le séjour au palais des sultans correspond pour la plupart des protagonistes féminins à une mort symbolique. Il n'est pas rare de voir les héroïnes des romans baroques capturées par des corsaires aboutir au fond d'un harem, alors que leur entourage les croit dans l'au-delà¹¹. «Retraite perpétuelle» selon les termes de Mademoiselle de La Roche-Guilhem¹², le sérail, à l'image de la clôture monastique pour les religieux qui y vivent confinés, constitue une zone grise au-delà de laquelle les individus cessent presque d'appartenir au monde des vivants. Passant aux abords de ce lieu prohibé, le prince Scanderberg mesure en ces termes toute la distance qui l'en sépare: «Nous sçavons bien qu'il y avoit dans le Serrail quantité de belles Sultanes & d'Esclaves aimables, que l'Europe & l'Asie avoient vû naître; mais c'étoient des objets inconnus pour nous» (*GS*, p. 23). À proximité du

8. Jean Baudoin, ouvr. cité, p. 255.

9. Madeleine de Scudéry, ouvr. cité, partie I, livre V, p. 893-894.

10. Anne de La Roche-Guilhem, *Le Grand Scanderberg, nouvelle* [1688], Genève, Slatkine Reprints, 1980, p. 45. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *GS*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

11. La mer, au même titre que les grands espaces, est un lieu presque interdit aux femmes et rares sont celles qui osent s'y aventurer; elles le font la plupart du temps au péril de leur liberté. La destinée des personnages féminins dans la fiction narrative se résume le plus souvent en une série d'évasions pour échapper à la menace constante de l'enfermement qui les frappe.

12. Jean de Préchac, pour sa part, parle de «Prison perpétuelle», Cara Mustapha, ouvr. cité, p. 20.

harem principal se trouvent d'autres bâtiments plus reculés encore, où l'on dissimule les femmes lors même qu'elles tombent en disgrâce ou qu'elles souhaitent trouver un asile sûr. Dans *Zulima ou L'amour pur*, l'épouse d'Ibrahim offre à Léonor une cachette dans «l'appartement de son Serrail le plus éloigné» afin de la «dérober aux yeux» de son mari¹³, alors que la sultane Phédime propose à son amie Zulima d'envoyer Léonor dans son «Serrail secret¹⁴» de sorte que le prince Ébéard ne la découvre point. Tantôt sépulcre, tantôt refuge, l'appartement des femmes présente dans la fiction narrative une façade ambiguë dont il convient de préciser les implications symboliques.

Un lieu de transgression

À l'instar des voyageurs qui ont mis au jour l'inaccessibilité du lieu¹⁵, les romanciers insistent sur les mesures de surveillance étroite destinées à préserver ses occupantes de tout contact extérieur : «Il y a toujours un grand nombre d'Eunuques dans le Serrail, qui veillent pour la sureté des Sultanes», note encore Mademoiselle de La Roche-Guilhem (*GS*, p. 59-60). Mais au contraire du sort qui attend la plupart des captives du sultan, pas d'emprisonnement à perpétuité dans la fiction narrative. Afin que les histoires galantes se poursuivent, les frontières ne sont étanches qu'en apparence. Le souverain pris au jeu de l'amitié transgresse parfois lui-même ses propres lois, invitant ses protégés à contempler quelques-unes de ses prisonnières¹⁶. Ces

13. Eustache Le Noble, *Zulima ou L'amour pur, seconde nouvelle historique* [1694], Genève, Slatkine Reprints, 1980, p. 156.

14. Voir Eustache Le Noble, ouvr. cité, p. 124 : «Mais Madame, dit Phédime, j'ay mon Serrail secret où je me retire quelquefois, si vous le desirez, je l'y tiendrai tellement écartée que jamais le Prince de Westphalie n'en apprendra rien.»

15. Reportons-nous simplement à ce passage de la *Nouvelle relation de l'intérieur du serrail du Grand Seigneur* : «J'ay dit au commencement de ce chapitre, de l'impossibilité qu'il y a pour qui que ce soit, soit homme, soit femme, d'entrer dans le quartier des Sultanes, puis qu'on châtie avec tant de severité un étranger qui oze sans une expresse permission mettre seulement le pied dans une Cour du Serrail.» (Jean-Baptiste Tavernier, ouvr. cité, p. 251)

16. Que l'on se réfère au commentaire du bacha de Damas qui, comme le raconte Préchac, veut présenter le prince de Salerne à l'une de ses femmes : «je veux tâcher à vous ménager une entreveuë avec elle; ce n'est pourtant pas l'usage que les hommes entrent dans nos Serrails; mais je passeray par

brefs échanges seront le plus souvent lourds de conséquences. Ainsi, dans *Hattigé ou Les amours du roy de Tamaran*, la libre circulation du favori lui vaudra plusieurs aventures amoureuses : « La liberté qu'il avoit d'entrer quand il vouloit dans le jardin du Serrail, contribuoit beaucoup aux bonnes fortunes qu'elle luy procuroit¹⁷. » À défaut de toujours bénéficier de tels laissez-passer, les soupirants parviennent aisément à rallier quelques esclaves à leurs fins au moyen de quelque pièce d'or¹⁸ : « L'avarice est fort naturelle aux Turcs, & toute la rigueur des Loix cède quelquefois à l'intérêt » (*GS*, p. 67). Que ce soit pour corrompre un gardien ou pour solliciter un rendez-vous galant, les femmes elles-mêmes ne se font pas prier. Hattigé, grâce aux complaisances de sa servante, réussira à voir le Prince Rajep aussi souvent qu'elle le voudra. Au demeurant, les empêchements s'avèrent d'ordinaire contournables. Certaines captives jouissent même de libertés spéciales, comme la belle Floridon autorisée par la mère d'Amurath, sa rivale, à recevoir malgré sa disgrâce les visites hebdomadaires de Bajazet¹⁹. Dans un tel contexte, il n'est guère surprenant qu'Amaldan enjoigne au prince albanais de ne « pas craindre les maximes du Serrail » puisqu'il sait « lever des obstacles plus difficiles » (*GS*, p. 64). Cette volonté de transgresser les interdits prend même l'aspect d'une gageure pour Albirond qui s'étonne lui-même de la facilité avec laquelle il s'introduit en deçà de ces murs : « Je gageois avec les Eunuques d'entrer malgré eux. » (*NA*, p. 269)

Jean de Préchac résume on ne peut plus clairement le paradoxe qui régit cet univers : « malgré les grandes précautions du Grand Seigneur, & l'apparente férocité des Eunuques, il se passe

dessus ces formalitez en vôtre faveur, étant bien aise de vous faire connoître, que les Mussulmans ne sont pas si Barbares ny si superstitieux, que les Chrétiens se l'imaginent. » (Jean de Préchac, *Le Prince esclave, nouvelle historique, où l'on voit les particularités de la dernière bataille que les chrétiens ont gagnée contre les Turcs, la déposition du Grand Seigneur, & la manière dont Sultan Solyman, qui règne aujourd'hui, a esté élevé sur le throné*, Paris, Thomas Guillain, 1688, p. 90-91)

17. Sébastien Brémond, *Hattigé ou Les amours du roy de Tamaran, nouvelle* [1676], Genève, Slatkine Reprints, 1980, p. 78-79.
18. « Il n'y a presque point de fidélité en Turquie à l'espreuve des presens », note Mlle de Scudéry, ouvr. cité, partie II, livre IV, p. 809.
19. Jean Regnault de Segrais, *Les nouvelles françaises* [1656], éd. Roger Guichemerre, Paris, Société des textes français modernes/Aux amateurs de livres, 1990-1992, t. II, p. 516.

toûjours quelque galanterie secrete dans le Serrail²⁰». Pour déjouer la garde du sultan, les protagonistes rivalisent d'ingéniosité, multipliant les subterfuges. Qu'il s'agisse de billets dissimulés, de travestissements, d'escalades nocturnes ou d'enlèvements à la faveur de la nuit, les amants qui se sont rencontrés à la faveur de circonstances exceptionnelles ne reculent devant aucun stratagème pour se retrouver à nouveau. En ce sens, le quartier des femmes offre, en vertu de sa clôture et des règles qui le régissent, un lacs d'écueils qui permettent au héros de prouver l'intensité de ses sentiments. On comprend mieux ainsi la détermination des protagonistes à rejoindre l'élue de leur cœur malgré les interdits : la réplique du Prince de Sinope à son ami Scanderberg nous paraît en ce sens exemplaire : «Je scai bien que le Sérail est un lieu presque Inaccessible, & que le péril d'y entrer, d'y être & d'en sortir, n'est guères moins inévitable; mais j'aime Elimais, & quoi qu'il me puisse arriver, je suis resolu de tenter toutes sortes de moïens pour la voir & pour l'attendrir²¹.» À l'amant animé par les élans du cœur, rien ne semble impossible, écrit encore l'auteur des *Mémoires du Sérail* : «quand on est fort amoureux, & qu'on veut voir ce qu'on aime, trouve-t-on quelque chose de difficile? Non, sans doute l'esprit qui agit pour le plaisir du cœur devient plus ingénieux, & on n'en connoît jamais si bien toute l'étendue, & toute la delicatesse que lors qu'on veut l'emploïer tout entier à faire reüssir un dessein d'amour» (MS, p. 202). Est-il besoin de rappeler qu'au temps des précieux, il n'est pas d'amour vrai sans tribulations? Les conquêtes amoureuses comme celles des armes doivent se mériter. Faut-il traverser les mers ou déjouer les eunuques les plus vigilants, l'espace romanesque se définit toujours en termes de distance entre deux êtres qui s'aiment. La noblesse du cœur se mesure à proportion des risques courus. Telle est du moins la conclusion à laquelle le narrateur des *Amours de Soliman* en arrive au terme de son récit :

20. Jean de Préchac, ouvr. cité, p. 5-6.

21. Marie-Catherine-Hortense Desjardins, dite M^{me} de Villedieu, *Mémoires du Sérail* [1670], dans *Œuvres complètes*, Genève, Slatkine Reprints, 1971, vol. II, p. 228. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle MS, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte et dans les notes. Voir encore Jean de Préchac, ouvr. cité, p. 122-123 : «Le Kaïmacan affligé au dernier point des marques de sa colere, songeoit à toute heure comment il pourroit se justifier. La chose lui paraissoit assez difficile. Il trouvoit le Serrail impenétrable; les Eunuques lui étoient suspects, & il voyoit mille obstacles presque invincibles pour approcher Basch-lari. Toutes ces difficultez ne le rebutèrent point.»

Ah! Seigneur, (interrompt la Présidente) comment la galanterie peut-elle trouver place dans les lieux où règne la pluralité des femmes & où la captivité est si grande pour notre sexe, qui apparemment en doit fournir les principales intrigues. C'est justement cela, (reprit brusquement le chiaoux) c'est cette contrainte qui sert à subtiliser les Esprits, & denouer les plus engourdis; car enfin ce n'est pas une chose digne de fort grande admiration, de voir l'amour fertile en succez heureux dans des Etats & des cours ou la liberté en est ouverte à tout le monde [...] mais à la porte ou la garde des femmes est si severe, de voir un prince Scanderberg malgré la vigilance de tous les Eunuques entretenir un commerce aussi galant que celui qu'il avoit lié avec les Sultannes, c'est en cette occasion que l'amour opere plus mystérieusement, & que les victoires qu'on y remporte par son moyen sont infiniment plus précieuses & plus achevées²².

De même que le roman héroïque sanctifie ses guerriers, de même les histoires galantes ont aussi leurs martyrs. Les *Mémoires du Sérail* célèbrent la passion du prince Scanderberg exécuté pour avoir voulu revoir la sultane Servilie, tandis que la nouvelle *Floridon* de Segrais retrace la tragique destinée de Bajazet, victime lui aussi de la tyrannie de son cœur.

Une enclave galante

Non seulement le sérail permet-il par la rigidité de ses lois d'entretenir le suspense, mais encore fournit-il aux écrivains un cadre d'élection pour nouer une intrigue galante. Certes, les obstacles rencontrés par les amants attisent leur désir. Mais il y a plus. Le quartier des femmes constituerait un territoire propice aux émois des sens. Il suffit en fait d'un bref coup d'œil jeté au travers d'une jalousie pour que les occupantes ne deviennent aussitôt la proie d'une passion violente. Toute la rhétorique déployée par l'auteur des *Amours de Soliman* vise à contrer l'idée que les musulmans soient incapables d'attachement véritable. Parcourons, pour s'en convaincre, un extrait de la conversation entretenue entre les devisants au terme de cette histoire :

À vous entendre Seigneur (répliqua la Présidente) l'amour a ses délicatesses en Turquie comme en France. N'en doutez point, Madame (reprit Soliman) le Prince que je sers a mis la galanterie

22 . Anonyme, *Les amours de Soliman Musta Feraga, envoyé de la Porte, près sa Majesté en 1669*, Grenoble, E. R. Dumont, 1675, p. 84-85.

sur le meilleur pied qu'on l'ait encor vuë à la porte, & l'amour cause des effets aussi surprenants & aussi ingénieux dans le Serrail qu'il en pourroit faire éclater au cœur de la France²³.

Outre le défi que présente le commerce amoureux dans les harems ottomans ou barbaresques, les romanciers décrivent ces enceintes comme un espace propre à la volupté: «C'étoit dans ce lieu que l'Amour donnoit de grandes leçons de tendresse» note l'auteur des *Mémoires du Serrail* (MS, p. 129). Certains écrivains ont même poussé plus loin la sublimation des sentiments, esquisant à l'intérieur des appartements féminins de véritables utopies galantes. Et le rapprochement n'est pas seulement métaphorique. Que l'on pense simplement au Tamarin où Sébastien Brémond érige un harem digne du pays de Tendre: «Le Tamarin est aujourd'hui un royaume où l'amour regne plus souverainement, qu'il n'a jamais fait en Cypre, ny en Grenade. L'usage des Galanteries y est devenu si familier qu'il est presque aussi naturel d'estre galant que de vivre²⁴.» Loin de plaindre ses occupantes, l'auteur décrit la situation des sultanes comme des plus enviables. «Le titre de maïstresse et de maïstresse favorite [...] donne avec le pouvoir qu'elles ont beaucoup de liberté dans le Serrail & Hattigé, comme de toutes choses en prenant encore plus qu'il ne luy en estoit donné, y vivoit presque en souveraine, tout luy estoit soumis; & personne n'auroit osé luy contredire²⁵.» Rien de commun entre cette contrée imaginaire et la plupart des territoires musulmans où l'autorité féminine est le plus souvent restreinte. Assez curieusement, l'imaginaire romanesque opère ici un renversement par lequel les dames confinées au harem et à la merci des suffrages masculins exercent sur eux leur puissant empire.

Ainsi, qui croirait que la rigueur de l'islam annihile complètement la liberté d'aimer se tromperait lourdement. Pour peu que l'on scrute attentivement toutes ces histoires galantes, force nous est de souscrire au jugement du principal protagoniste des *Nouvelles africaines*: «Albironde sçavoit que dans les lieux où on renferme les femmes, elles prennent d'étranges licences» (NA, p. 263). Dans ce décor où tout commerce entre les sexes devient un exploit, une brève entrevue, un seul billet doux a tôt fait de fléchir la volonté des créatures les plus rebelles. On comprend

23. Anonyme, ouvr. cité, p. 86-87.

24. Sébastien Brémond, ouvr. cité, p. 13-14.

25. Sébastien Brémond, ouvr. cité, p. 18.

dès lors que le prince Scanderberg quitte le cadre qui lui a apporté tant de douceurs plein de dépit : « Traversant les jardins, il prit congé, en soupirant des lieux où il avoit passé la plus grande partie de sa jeunesse. Il ne quittoit point sans douleur ces endroits, où il avoit vû, où il avoit tant aimé la Sultane Favorite Servilie. » (*MS*, p. 209) Nous ne craignons pas d'exagérer en disant que le quartier des femmes, sous ses dehors austères, se dessine dans la fiction narrative comme une véritable île de Cythère. C'est dans cette enceinte fermée, à l'abri des regards, que les protagonistes, privés de tout commerce extérieur, découvrent les délices de l'amour. On ne saurait assez insister sur le curieux paradoxe par lequel le sérail, espace de l'enfermement, où toute socialité demeure difficile, se transforme ici en un lieu de rencontre et de retrouvailles favorable à l'invention d'une sorte d'utopie amoureuse. Après l'avoir désespérément cherchée « dans tous les ports de Barbarie » (*MS*, p. 209), le prince de Salerne découvre sa sœur au fond du harem du bacha de Damas²⁶. Un hasard similaire permet au prince de Westphalie de retrouver dans le palais d'Alger son épouse Léonor qu'il croyait « engloutie dans les flots²⁷ ». Et l'on multiplierait ici inutilement les exemples tant la fortune dans le roman du Grand Siècle est prompte à réunir les êtres éloignés.

Luxe, calme et beauté

Venons-en plutôt à la configuration spatiale de ce territoire secret. Dresser le plan du sérail est une entreprise d'autant plus difficile que les romanciers, faute de documents ou de descriptions précises, se montrent fort évasifs sur la topographie des lieux. Ce qui ressort d'emblée de tous ces récits, c'est la somptuosité du décor. À propos du harem du Bardou mauresque, Madame de Villedieu note : « Albirond n'avoit jamais rien veu de si superbe que les meubles & les ornemens de cette Maison ; [...] il se passait peu de jours où il n'allât dans ce beau lieu soulager sa douleur par quelques tendres rêveries. » (*NA*, p. 248) Mademoiselle de La Roche-Guilhem campe en quelques lignes à peine la demeure du souverain marocain : « C'estoit là, que dans un Palais dont la magnificence surpassoit l'imagination, vivoient sous des loix un peu trop rigoureuses les plus grandes beautez de la

26. Jean de Préchac, *ouvr. cité*, p. 99.

27. Eustache Le Noble, *ouvr. cité*, p. 119.

terre²⁸.» Sur le faste du palais d'Amurat second, l'auteur des *Mémoires du Sérail* est non moins éloquente : «Amurat second [...] fit bastir un Sérail magnifique sur les bords de la Marise, auquel il joignit des jardins si beaux qu'ils pouvoient être comparés à ceux de ce voluptueux Romain» (MS, p. 129).

Le sérail, avec la multiplicité des femmes, apparaît encore comme un lieu de profusion. Les auteurs n'ont de cesse de louer la splendeur de tous les objets retrouvés, des parures féminines aux ornements picturaux en passant par l'ameublement. «La Maison des Empereurs Ottomans, écrit Mademoiselle de La Roche-Guilhem dans son *Histoire des favorites*, est toujours pleine d'objets agréables propres à dissiper les plus tristes idées, & c'est là que l'on voit ordinairement entrer ce qu'une infinité de climats divers ont de plus rare²⁹.» Régal pour l'œil autant que pour tous les sens, les palais des sultans et des princes barbaresques matérialisent l'opulence en ce qu'elle a de plus éclatant. Même une romancière comme Mademoiselle de Scudéry, dont on connaît la répugnance pour les coutumes ottomanes, trahit dans ses expansions descriptives son envoûtement : «Le Serrail a ses Galleries toutes pleines d'ouvrages à la Mosaique, où l'on voit quantité de feuillages entrelassez, & d'oyseaux representez, par les pieces de raport de divers Marbres³⁰.» Au reste, un tel attrait sous la plume de la romancière n'a rien d'étonnant quand on connaît sa fascination à l'égard des beaux bâtiments.

Le sérail, en vertu de sa morphologie spatiale excentrée et de ses objets cosmopolites, favorise l'évasion. À l'intérieur de cette enceinte fermée, les habitants peuvent rêver d'aventures et de grands espaces. Il n'est pas indifférent que Madame de Villedieu subdivise la maison du bey «en quatre parties» figurant «les quatre saisons de l'année» (NA, p. 250), par désir de mimétisme entre le rythme de la nature et cet univers spacieux. D'ailleurs, tout dans le décor manifeste cette volonté de marier l'intérieur et l'extérieur : «Les meubles assortissoient à ces fleurs & à cette saison [au printemps]. L'appartement pour l'Esté étoit tout rempli de grottes & de jets d'eau. Celui de l'Automne étoit lambrissé de

28. Anne de La Roche-Guilhem, *Almanzaïde, nouvelle*, Paris, Barbin, 1676, p. 3-4.

29. Anne de La Roche-Guilhem, *Histoire des favorites*, Amsterdam, chez Paul Marret, 1703, p. 191.

30. Madeleine de Scudéry, ouvr. cité, partie I, livre III, p. 391.

compartimens de diverses pierres qui representoient des fruits.» (NA, p. 250)

Miroir de la diversité du monde, le sérail se présente comme un agglomérat disparate formé de pièces provenant de tous les pays. Bref, tout se passe comme si les romanciers tentaient, par un enchevêtrement de détails sans fin, de meubler «la plus belle solitude de l'Univers», pour reprendre une expression des *Mémoires du Sérail* (MS, p. 170), de manière à faire oublier la réclusion perpétuelle de ses occupantes. À coups d'énumérations, ils parviennent à transformer cet ailleurs sclérosé en un lieu baroque et fluctuant où l'œil trouve toujours quelque chose de nouveau à explorer. À l'image des objets hétéroclites qu'elle abrite, la configuration du bâtiment prend souvent l'aspect d'un véritable dédale au travers duquel les protagonistes risquent de s'égarer faute de bénéficier d'un guide avisé. Qu'on en juge par la trajectoire sinueuse empruntée par le prince Scanderberg pour aller rejoindre sa bien-aimée :

Nous fimes plusieurs tours dans les Jardins du grand Serrail, & le Bostangi-bassi qui sçavoit des routes que je ne connoissois pas, me fit passer dans celui des Femmes, par une porte que l'on tenoit ouverte. Je ne m'apperçûs pas d'abord que nous changions de quartier; mais en approchant d'un Labirinte, que je n'avois point vû depuis mon enfance, je vis mon égarement qui me surprit. Vous vous êtes trompé, ou vous voulez me perdre, Musulman, dis-je au grand Jardinier. (GS, p. 69)

Constituée d'un entrelacs presque interminable de couloirs et de galeries, la topique du lieu se place tout entière sous l'angle du mouvement et de la fuite. Le «voyage» du prince Scanderberg pour se rendre à l'appartement de la sultane n'est pas sans présenter d'analogie avec les méandres de certains navigateurs aux abords du pays d'utopie, auquel seul un petit nombre d'initiés peuvent accéder. Avant de retrouver sa bien-aimée, Ismaël s'égarera à son tour dans le labyrinthe du sérail : «Je m'égarai dans divers appartemens, sans en trouver l'issuë, ne sçachant à quoi me résoudre, ni quel moien imaginer pour me rendre chez moi, où j'ouvrois une de ces portes vitrées qui sont de plein pied au Jardin, que je crûs être le même, par où j'avois passé, je m'apperçûs que je me trompois.» (MS, p. 222)

Construction verbale, le sérail reste un endroit fictif, situé en dehors du temps et de l'espace réel. Dès lors qu'on tente d'en préciser les mystérieux contours, le texte révèle d'importantes

lacunes. Du palais d'Andrinople, si souvent évoqué, on ne retient que la proximité de la Marise, la hauteur des murailles, la densité de la végétation, l'abondance des canaux qui l'entourent. Il serait en effet fort naïf de notre part de chercher dans ces minces repères descriptifs un reflet fidèle ou même ressemblant du bâtiment de jadis. À travers le prisme de l'imaginaire, les harems ottomans ou même barbaresques se donnent à voir sous un jour idéalisé, insaisissable. Aussi, ces évocations grandioses de monuments paraissent à tel point stéréotypées que Jean Baudoin préfère, pour suggérer le faste de l'édifice, se retrancher derrière la prétention :

Je ne vous réciterai point au long comment le Palais était enrichi de tapis en broderie et de riches pavés de porphyre ni quels apprêts se faisaient pour les festins ni à quelles robes on travaillait pour Olympe. Vous vous figurerez mieux cela que je ne le vous saurais décrire³¹.

Comment mieux dire que le sérail, espace hyperbolique s'il en est, ne peut s'écarter des poncifs habituels du récit. Par-delà toutes ses curiosités exotiques, il renvoie un reflet familier au lecteur du Grand Siècle, habitué au grand déploiement de richesses et d'ornements.

Le jardin d'Éden

Davantage qu'à la splendeur du bâtiment évoqué allusivement, les auteurs s'attardent surtout aux jardins, symboles de volupté. Vestiges du *locus amoenus* classique, les espaces fleuris occupent, on le sait, une place de choix dans l'univers romanescque de l'époque. Cette prédilection anime particulièrement l'imagination de Mademoiselle de Scudéry qui, au neuvième tome de Clélie, met dans la bouche d'un de ses personnages cette réplique : « J'aime si fort les jardins, que je ne puis jamais me résoudre d'en parler simplement en passant³². » Que l'auteur ne puisse rester insensible devant les merveilles des parterres ottomans paraît tout naturel : « les jardins du Serrail sont les plus beaux du monde³³ », écrit-elle dans *Ibrahim ou L'illustre Bassa*. Il n'est pas indifférent à

31. Jean Baudoin, ouvr. cité, p. 324.

32. Madeleine de Scudéry, *Clélie, histoire romaine*, Genève, Slatkine Reprints, 1973, t. IX, p. 324.

33. Madeleine de Scudéry, *Ibrahim ou L'illustre Bassa*, ouvr. cité, partie II, livre IV, p. 791.

nos yeux que les enclos de verdure en viennent à désigner de façon quasi métonymique le sérail tout entier, comme le prouve l'attitude de Scanderberg à la veille de son départ. En effet, le héros albanais, avant de quitter la demeure du sultan, ne semble pas tant regretter les spacieux intérieurs qui l'ont vu grandir, ni même la chambre de sa maîtresse, que les jardins luxuriants qui le bordent. Miroir du raffinement oriental, cet espace paraît tout entier voué à l'amour.

À l'instar des palais, le jardin semble pouvoir se fragmenter en de multiples parties : allées, grottes, bosquets, boisés, cabinets, qui constituent autant de cachettes pour se dérober aux regards indiscrets et, surtout, à l'autorité répressive du sultan. Les *Mémoires du Sérail* le décrivent comme « l'endroit le plus secret » (MS, p. 146) à l'intérieur du domaine. Henri Lafon a montré la filiation entre ce modèle spatial et la chambre³⁴. Ce n'est pas à nos yeux un hasard si Madame de Villegieu imagine dans l'un des jardins du bey Mahemet un « lit de gazon » entouré d'un « ruisseau formé par la chute d'une cascade » (NA, p. 250), comme quoi ce topos spatial dérivé du locus amoenus traditionnel se prête volontiers à un usage érotique.

Se croyant en sûreté dans l'enclos du palais, Servilie et Scanderberg n'hésitent pas à s'y donner rendez-vous : « Elle [Servilie] tomba d'accord avec Idmon, qu'Omar se rendroit le lendemain à une heure de nuit dans le Jardin Secret, lequel n'étoit cultivé que par des Eunuques & sur lequel quelques appartemens des Sultanes avoient la vuë. Ce Jardin fut choisi comme un lieu commode à l'entretenir, sans crainte d'être découvert. » (MS, p. 202)³⁵ Le Sultan et l'esclave noire s'y retrouveront aussi. Territoire voluptueux, presque édénique, le jardin constitue une échappatoire à l'enfermement du harem et à ses lois iniques. Le prince Scanderberg y cherchera un refuge pour se livrer aux élans de sa passion : « Je m'en allai dans les Jardins afin que le souvenir de ce qui s'étoit passé sur le bord de la Marise se fortifiât de plus en plus, en revoyant le lieu où j'avois reçu le premier plaisir & le plus

34. Henri Lafon, *Espaces romanesques du XVIII^e siècle, 1670-1820, de Madame de Villegieu à Nodier*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 42.

35. Voir encore MS, p. 152 : « la chambre de la Sultane n'étoit pas sûre [...] Le Cabinet des Myrtes nous semblant commode, à cause des endroits reculez où il étoit couvert, fut enfin choisi pour le rendez-vous qui devoit nous consoler des malheurs de tant d'autres ».

sensible que j'eusse eu de ma vie.» (MS, p. 134)³⁶ L'attitude du protagoniste confirme la relation de contiguïté qui s'établit entre ce lieu d'intimité végétale et la rêverie amoureuse.

Par ses cloisonnements et ses lois, le sérail permet de recréer les mouvements du roman baroque, qui oscille constamment entre la séparation des amants et les scènes d'intimité. Véritable labyrinthe, il rappelle à travers ses multiples contours les difficultés de la quête amoureuse. Du lieu d'aversion qu'il était au départ, il se meut, à l'aide d'images euphoriques et d'épisodes galants, en un endroit agréable, voire paradisiaque. Plus que tout autre topos spatial, la figure du harem illustre la menace de la réclusion forcée qui guette les héroïnes. À peine celles-ci se voient-elles privées de toute liberté, acculées à devenir le jouet d'un tyran, qu'elles se transforment alors en un objet éminemment désirable qui, grâce au concours d'un sauveteur, conquiert sa dignité et son droit au bonheur. Il ne fait nul doute que les histoires galantes esquissent de cette image réduite de l'Orient une vision adoucie, tributaire du code de l'amour courtois qui finit généralement par triompher, que ce soit par la conversion du sultan qui libère ses otages ou par leur évasion définitive. Au même titre que les autres figures de l'enfermement, le sérail reflète la hantise du despotisme patriarcal, auquel la femme tente désespérément de se soustraire.

36. Voir encore MS, p. 145 : «les Jardins du Serail étant mon séjour le plus ordinaire, je ne quittois guere les allées, tout le temps qu'il plaisoit à mon Amour de me laisser sans autre occupation.»